

## Une lecture de Jean-Luc Raharimanana, *Les Cauchemars du Gecko* (La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2011)

Avec son recueil de textes *Les Cauchemars du Gecko*, Jean-Luc Raharimanana renoue avec une longue tradition poétique dans les lettres francophones : celle d'une écriture de la révolte, qui a nourri l'œuvre de poètes comme Léon-Gontran Damas, dans *Pigments* (1937), de Jacques Roumain, dans *Bois d'Ebène* (1945), de Tchicaya U Tam'si, dans *Mauvais Sang* (1955) et *Epitomé* (1962), *Le Ventre* (1964). La généalogie commune se trouve assurément dans la poésie orphique d'Arthur Rimbaud (*Une saison en enfer*), bien présent à l'horizon du *Gecko* (lire p.68) mais surtout chez Tchicaya U Tams'i et Sony Labou Tansi. Un poème de dernier est d'ailleurs repris, tiré de sa correspondance avec José Pivin, dès les premières pages du *Gecko* (CG 8 / Coffret *SLT*, éditions Revue Noire, p.61). On trouve chez Raharimanana une légère inversion dans l'ordre des phrases de Sony, mais le même pacte d'écriture, comme un pacte de sang avec le lecteur.

Une autre allusion à Labou Tansi se trouve à la toute fin des *Cauchemars* : il s'agit d'une citation de *l'Etat honteux* (CG 109).

L'écriture de Sony Labou Tansi me paraît donc la meilleure entrée pour comprendre l'expérience littéraire qui se joue dans le *Gecko*. Dans sa lettre du 30 septembre 1977 (*SLT*, correspondance, p.212.), Labou Tansi parle de Tchicaya, en disant de son écriture que « Ç'a du Ventre » tandis que « Rimbaud écrivait comme un sang, comme un cœur ». Sony se propose lui-même d'écrire à partir du Ventre, « avec des mots qui sont comme des grossesses, des grossesses d'amour » (*SLT* 53). Nous retrouvons cela dans le *Gecko*, notamment dans le poème *Enceinte* (CG, p.71).

L'écriture du *Gecko* est grosse de la bestialité et de la barbarie des hommes et du monde ; mais l'écriture du ventre (dire ce qu'on a dans le ventre, ou qui reste en travers de la gorge) peut être également une écriture de la famine, celle des ventres ballonnés à force d'être creux, la famine des damnés de la terre, des forçats de la faim. Raharimanana cite à cet égard Jean Ziegler (CG 85), et il y a aussi le poème « Famine », très évocateur (CG 93).

*Les cauchemars* reprennent, pastichent et parodient ainsi le langage technocratique et médiatique (Démocrade, 50-51), mais ils livrent surtout une écriture qui apostrophe, interpelle, et qui souvent cogne. Ce caractère frontal s'est particulièrement adapté à la mise en scène des *Cauchemars* par Thierry Bédard (Fiction, p.6 ; Racaille, 27-29).

Le *Gecko* c'est peut-être, aussi, le Je / écho ; une voix qui se fait l'écho d'autres paroles, d'autres voix (CG 43, 46-47, 66). La question de la langue est, pour finir, également prégnante dans cette écriture du ventre, qui propose une critique du langage par le langage lui-même (CG 21), une critique surtout de la parlure, des « mots faits néants », c'est-à-dire des mots paresseux, du pouvoir du verbe réduit à néant : « l'urgence n'est pas de dénoncer de suite mais de trouver les mots justes qui rendent réellement compte » (CG 26). Cette écriture mêlée, parfois sur un mode litannique (7-87 : « Nègre sera toujours nègre », 104-107 « Ce qui entre par la bouche me tue » ; et surtout 22-23 : « Voyez comme nous sommes beaux ») donne une force supplémentaire au texte, qui se fait alors image, donne à voir, par la force des mots, tandis que l'image fait écho au texte, ou que textes et images finissent par fusionner pour mieux ébranler, émouvoir, interloquer le lecteur (CG 38-39-40 ; 56, 77-78).